

Sous la direction de

CLAUDE LÉVESQUE

Qu'en est-il

des intellectuels

aujourd'hui?



Académie des lettres du Québec la publication

Constantes
HMH

Sous la direction de
CLAUDELÉVESQUE

Qu'en est-il des intellectuels aujourd'hui?

Constantes



Académie des lettres du Québec



Extrait de la publication

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Vedette principale au titre :

Qu'en est-il de l'intellectuel aujourd'hui ?

(Collection Constantes)

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-89647-008-2

1. Intellectuels - Québec (Province). 2. Intellectuels. I. Lévesque, Claude, 1927- . II. Collection.

HM728.Q4 2007

305.5'5209714

C2007-941393-5

Les Éditions Hurtubise HMH bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ)
- Société de développement des entreprises culturelles au Québec (SODEC)
- Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec

L'Académie des lettres du Québec remercie de leur soutien financier le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts de Montréal ainsi que le Conseil des arts du Canada.

Illustration et maquette de la couverture : Olivier Lasser

Maquette intérieure et mise en page : Andréa Joseph [PageXpress]

Copyright © 2007, Éditions Hurtubise HMH Itée

Éditions Hurtubise HMH Itée

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

Tél. : (514) 523-1523

DISTRIBUTION EN FRANCE :

Librairie du Québec / DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris

www.librairieduquebec.fr

ISBN : 978-2-89647-008-2

Dépôt légal : 3^e trimestre 2007

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée — le « photocopillage » — s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

Imprimé au Canada
www.hurtubisehnh.com

Extrait de la publication

Table des matières

Présentation <i>Claude Lévesque</i>	9
La condition de l'intellectuel contemporain <i>Georges Leroux</i>	15
Les évolutions de l'intellectuel <i>Éric Méchoulan</i>	21
Une idée simple <i>Yvon Rivard</i>	33
<i>Commentaire :</i> Sur « Une idée simple » d'Yvon Rivard <i>Marie-Andrée Lamontagne</i>	59
L'intellectuel moderne <i>Catherine Mavrikakis</i>	65
L'intellectuel à la loupe <i>Pierre Ouellet</i>	77

Quelle voix pour l'intellectuel ? <i>Ginette Michaud</i>	89
L'intelligence du mal <i>Jean-Pierre Lorange</i>	107
Le devoir de penser <i>Paul Chamberland</i>	123
L'intellectuel, la censure <i>Naim Kattan</i>	131

Présentation

LE 23^e COLLOQUE DES ÉCRIVAINS, organisé par l'Académie des lettres du Québec, a eu lieu le 4 novembre 2005 à l'auditorium du Centre de Montréal des Archives nationales du Québec. La question qui avait été soumise à la réflexion des participants était la suivante : « Qu'en est-il des intellectuels aujourd'hui ? » Quelques mois avant l'événement, nous leur avons fait parvenir un argumentaire où nous tentions d'esquisser les différents aspects sous lesquels pouvait être abordé le thème proposé – l'évolution du vocable d'« intellectuel », la fonction critique, sociale et politique, de même que les modes d'intervention (collectif ou individuel) des intellectuels à travers l'histoire, la portée de leur action et de leur pouvoir, la mission qu'ils se donnaient, etc. –, nous inspirant, entre autres, d'un texte aussi célèbre qu'incontournable de Maurice Blanchot intitulé *Les Intellectuels en question*.

Nous remarquons, d'entrée de jeu, que le vocable d'intellectuel, tout comme celui d'académicien, n'est pas toujours associé, contrairement à ce que l'on pourrait souhaiter, à l'exercice rigoureux, rationnel, de la pensée : ce mot a également, et surtout, mauvaise réputation, il est péjoratif, facile à caricaturer, il peut même, à

l'occasion, servir d'injure. Il ne faut jamais perdre de vue, non plus, que le sens de ce vocable varie selon les époques.

L'appellation d'« intellectuel » serait apparue, selon Maurice Blanchot, au XIX^e siècle, au moment où des écrivains de renom jugèrent nécessaire d'intervenir, lorsque l'urgence de la situation le commandait, pour exercer une certaine influence sur la vie sociale et politique de leur temps, s'affirmant ouvertement comme les représentants de la justice et de la liberté démocratiques. Au moment de l'affaire Dreyfus, s'afficher comme intellectuel n'avait rien de suspect, du moins pour les dreyfusards et les citoyens de gauche : ce nom était revendiqué comme un titre glorieux, une garantie de vérité. La défense d'un juif innocent, pour les auteurs du « Manifeste des intellectuels », n'était pas seulement une cause juste, mais, comme le rappelle Blanchot, « leur Cause » : ce qui les justifiait d'écrire, de savoir et de penser. L'intellectuel s'est affirmé ainsi, peu à peu, comme celui qui accepte de renoncer momentanément à sa solitude créatrice, à la seule tâche qui lui soit propre (la recherche de la vérité, de l'inconnu et du lointain à travers la fiction), pour répondre à une injonction extérieure, à des exigences impérieuses, conjoncturelles, concrètes, de justice et de liberté, celui qui, sollicité par le souci des autres, assume « une responsabilité supplémentaire », au prix peut-être de sa liberté et de son existence, ayant conscience que la justice pour autrui ne souffre aucun retard.

L'intellectuel, à l'origine, n'est donc ni l'écrivain, ni le savant, ni l'artiste, ni le spécialiste : spécialiste de la non-spécialité, il lui faut s'exposer aux risques de la vie publique « pour laquelle il n'est pas fait ». Contrairement à ce que l'on croit habituellement, il n'est pas un homme « engagé » (ni à l'égard d'une cause ni à l'égard d'un parti), car il est celui qui doute, qui se tient en

retrait, ne se mêle pas d'agir, n'exerce pas de pouvoir politique, sans s'en désintéresser pour autant, mais qui veille et décide au moment voulu. N'a-t-il pas pour mission d'ouvrir, quand l'urgence s'en fait sentir, des débats essentiels en matière sociale, économique et politique, de sensibiliser, de mettre en perspective, d'alerter le peuple, et même l'humanité tout entière ? Voilà une mission qui n'est pas sans dangers : celui, d'abord, de renoncer à son œuvre en renonçant à sa solitude, et celui, ensuite, de risquer son nom et sa réputation en prenant la parole sur la place publique, alors qu'il n'est sûr de rien, et notamment de la portée et des répercussions de cette prise de parole : « Lorsque l'intellectuel – l'écrivain – se décide et se déclare, remarque Blanchot, il subit un dommage peut-être irréparable. Il se soustrait à la seule tâche qui lui importe. Il se peut qu'il perde définitivement le droit à la parole inattendue. Entre deux nécessités qui s'imposent en ne s'imposant pas, il cède à celle pour laquelle il n'est pas fait. Il lui serait si facile de se tenir à l'écart. Quelle est donc cette injonction extérieure à laquelle il doit répondre et qui l'oblige à se rétablir dans le monde où il assume une responsabilité supplémentaire qui peut l'égarer ? » C'est que le souci des autres lui importe davantage que le repli sur soi : en tant qu'écrivain, le lointain le requiert autant que le prochain, et le prochain plus que lui-même. Si l'ordre démocratique est en danger ou en voie de se dégrader, l'intellectuel sent profondément l'urgence de sortir de sa solitude – qui est aussi la solitude de l'œuvre – pour proférer, haut et fort, à l'écart de tout parti politique, ce qui lui paraît juste et nécessaire, même s'il lui faut, pour ce faire, prendre des positions radicales.

1. Maurice Blanchot, *Les Intellectuels en question*, Paris, Fourbis, 1996, p. 38.

C'est ainsi que les intellectuels ont pris conscience que leur parole avait un pouvoir beaucoup plus grand qu'ils ne le croyaient, et que ce pouvoir décisionnel, exercé le plus souvent de manière collective – donc anonyme et impersonnelle –, était d'une nature tout à fait singulière, et qu'il constituait en quelque sorte un pouvoir sans pouvoir. L'écrivain sait que, par l'acte même d'écrire, il détient ce pouvoir. Il sait aussi qu'une seule œuvre peut changer le cours du monde : « L'œuvre créée par le solitaire et enfermée dans la solitude porte en elle, dit Blanchot, une vue qui intéresse tout le monde, porte un jugement implicite sur les autres œuvres, sur les problèmes du temps, se fait complice de ce qu'elle néglige, l'ennemi de ce qu'elle abandonne². » La force qu'il puise dans la création est sans mesure, sans limites, mais il prend conscience que sa capacité d'action, sa force d'intervention ne s'épuisent pas en elle. La liberté et la justice pour tous exercent sur lui une puissance d'attrait incalculable. Voilà pourquoi il se risque sans vergogne, et sans alibis.

Notre société ayant subi de profonds changements – n'est-elle pas devenue une société de télécommunication, d'information et de consommation ? – le statut et la fonction des intellectuels ont certes beaucoup changé eux aussi. L'intellectuel « médiatique », l'« expert » et le « spécialiste » ont peu à peu supplanté l'intellectuel à vocation universelle, qui s'est donné comme modèles le sage grec, le prophète juif et le législateur romain. « L'intellectuel "universel", dit Foucault, dérive du juriste-notable et trouve son expression la plus pleine dans l'écrivain, porteur de significations et de valeurs où tous peuvent se reconnaître. L'intellectuel "spécifique"

2. Maurice Blanchot, *La Part du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 314.

dérive du "savant-expert" [...] L'intellectuel spécifique rencontre des obstacles et s'expose à des dangers. Danger de s'en tenir à des luttes de conjoncture, à des revendications sectorielles. Risque de se laisser manipuler par des partis politiques ou des appareils syndicaux menant ces luttes locales. » Le spécialiste intervient à partir de sa discipline, de ses intérêts professionnels et en vue d'une situation particulière, il colle à l'événement, à l'inédit, au fait divers, alors que l'intellectuel – spécialiste de la non-spécialité, comme nous le disions – se met en retrait de l'événement pour mieux en saisir la complexité et la singularité, et pour l'interpréter en profondeur. « [...] l'univers de l'intellectuel, écrit Éric Méchoulan, est celui de la virtualité du sens, alors que le monde du journaliste est celui de l'actualité des faits divers. » Le danger serait ici de confondre l'univers de la réflexion et celui de l'information : l'un engendre le doute et déstabilise, l'autre simplifie et quantifie.

L'intellectuel doit-il faire des concessions à la contre-culture de consommation, au langage simplificateur et journalistique des médias, lui qui pratique la subtilité et le raffinement dans l'écriture, ne reculant pas devant le paradoxe et l'aporie ? Que penser de l'intellectuel dont le discours est formaté par les pouvoirs médiatiques, eux-mêmes entre les mains de lobbies politico-économiques, dont la préoccupation première est de maintenir à la hausse les cotes d'écoute en mettant en veilleuse ou en supprimant les formulations trop complexes, trop subtiles ou trop abstraites ? Existe-t-il encore un espace public où les intellectuels peuvent s'exprimer sans se démettre, avec la rigueur et l'attention nécessaires, sans avoir recours pour autant au langage savant ou à la langue de bois ? Le discours médiatique qui s'adonne à des pratiques purement démagogiques n'abaisse-t-il pas à son niveau le plus bas l'héritage

culturel et artistique que prolongent et renouvellent de manière essentielle les écrivains, les penseurs, les intellectuels, qui se situent au cœur du travail théorique et de l'activité de création ?

Il faut se demander aussi si l'anti-intellectualisme ne serait pas une forme récente du ressentiment populiste contre la « grande culture », la culture « élitiste », dit-on, ou du refoulement de tout ce qui inquiète et angoisse, de tout ce qui force à s'arrêter, à se mettre en retrait, à mettre fin au bavardage, au divertissement « juste pour rire » ? Il cache indéniablement un refus ou, du moins, une certaine peur de la complexité, un malaise profond face à la pensée théorique, au temps long de la réflexion, sinon un recul devant l'inavouable, une fuite à l'approche du réel innommable. On voudrait, en somme, qu'il n'y ait qu'un langage, le langage médiatique et journalistique, qui se croit en prise directe sur l'événement, la rugosité du réel, au-delà des idées qui, pense-t-on, voilent et déforment la réalité. L'anti-intellectualisme est un déni pur et simple du concept, des idées, du langage, de l'interprétation, par peur du dérapage, de l'absence de balises, du délire interprétatif. Derrière ce rejet de la pensée critique et de la réflexion approfondie, n'y a-t-il pas, plus radicalement, un empirisme et un naturalisme qui ne s'avouent pas ?

CLAUDE LÉVESQUE

La condition de l'intellectuel contemporain*

Georges Leroux

LA PROXIMITÉ DES INTELLECTUELS et des écrivains est sans doute une chose assurée, mais tant d'écrivains répugnent à l'idée de se voir considérés comme des intellectuels qu'on peut se poser la question de savoir ce qu'est un intellectuel aujourd'hui. De toutes les significations accordées à ce terme dans l'histoire, la plus claire est sans doute celle qui fait de l'intellectuel un intempestif, un empêqueur de tourner en rond. Déjà, Nietzsche avait fait de cette intempestivité la marque propre de ceux qui refusent de suivre l'air du temps, de cautionner les rectitudes et les convenances de l'époque et, après lui, l'histoire des intellectuels du xx^e siècle a confirmé cette définition. Un intellectuel est d'abord quelqu'un qui trouve dans le présent motif à scandale, qui éprouve

* Allocution d'ouverture du colloque.

une forme de révolte à l'endroit du cours des choses et qui ne se satisfait plus de penser dans le périmètre de sa chambre. Mais cette définition a sa part d'ombre, car précisément elle prive ceux qui restent dans leur chambre du titre même de tenants de la vie de l'esprit : n'en sortant pas, ils ne seraient plus des intellectuels ?

C'est à cette dimension publique de l'activité de l'intellectuel que toute la tradition critique a accordé de l'importance. Le terme qui désigne l'intellectuel est latin, il s'agit de celui qui vit des activités de l'esprit par opposition aux activités manuelles, au travail de la production. Derrière ce terme latin se tiennent les premières figures d'intellectuels, les sophistes grecs. Soucieux de déstabiliser l'ordre ancien, les sophistes furent d'abord des critiques des religions et des rites, mais aussi des inventeurs politiques d'une prodigieuse énergie. Cela explique que Platon les ait tant détestés, lui qui désirait sauver cet ordre immémorial dont il voulait assurer les bases dans la métaphysique. Socrate, qu'il aima et admira jusque dans la mort, était bien plus proche des sophistes et de leur esprit corrosif que de son élève métaphysicien. Cette figure très ancienne de l'intellectuel grec n'a pas d'équivalent à Rome, où on la cherche en vain parmi la troupe des orateurs et des juristes. On n'y trouve en effet personne qui se rapproche de Socrate, et cette énigme nous met en chemin sans doute vers notre propos d'aujourd'hui, car à bien des égards Rome nous ressemble davantage que la Grèce. C'est en effet Rome qui inventa dans l'Empire le personnage de l'intellectuel savant, venu tout droit des institutions alexandrines ; il s'agit de ceux qui préférèrent la vie intellectuelle à la vie politique. On le voit, le terme d'intellectuel vient d'entrer dans une forme de schizophrénie dont nous ne sommes pas sortis : si au départ l'intellectuel, le sophiste, était celui qui intervenait dans

le politique, à Rome c'est celui qui entre dans l'*otium*, dans le retrait du loisir de l'esprit, qui est la tranquillité de l'étude et du savoir.

Cet écart deviendra très rapidement un déchirement, il suffit de lire Montaigne pour s'en persuader. Toute la période moderne oppose en effet, en sommant chacun de choisir son lieu, les intellectuels qui vivent en retrait et ceux qui, comme les idéologues ou les encyclopédistes, ne manquent pas une occasion d'aller dans l'espace public. Dans l'essai si important de Hannah Arendt sur cette évolution, *Condition de l'homme moderne*, nous trouvons une analyse très lucide de cette préférence pour la vie théorique choisie comme *vita contemplativa*, avec pour conséquence, chez une majorité d'intellectuels, un mépris de l'action et de l'intervention politique. Arendt parle du trésor perdu de la vie politique comme partage de la délibération, et elle donne elle-même l'exemple, comme philosophe qui a choisi de renoncer à la vie contemplative, d'une intellectuelle déterminée à vivre dans l'espace public.

L'intellectuel contemporain est tributaire de ces deux traditions, et il se peut que le concept sous lequel nous cherchons à le comprendre ne soit plus adéquat. Pourquoi en effet forcerions-nous tous ceux qui vivent la vie de l'esprit à se ranger sous une appellation qui les déchire ? Pourquoi les intellectuels seraient-ils d'abord ou plutôt ceux qui quittent la retraite de l'étude et de l'écriture pour aller dans l'espace public, pourquoi ne seraient-ils pas d'abord ou plutôt ceux qui choisissent cette réserve et ce retrait contre la furie du monde ? Du sophiste grec, l'intellectuel retient le désir de s'occuper de tout, et d'abord du politique dont il ne saurait être expert. Hannah Arendt pensait que le privilège médiéval de la contemplation, hérité de la vie monastique, avait fait beaucoup de mal à la dignité de l'action : celui qui en

effet abandonne, ne serait-ce qu'un moment, le silence de l'étude en éprouve une grande culpabilité, comme s'il allait se prostituer dans la chose publique. Comment, demandait Arendt, avons-nous oublié à ce point le privilège de la justice et de l'action ? Mais l'intellectuel contemporain est aussi le savant et l'écrivain : de la haute figure contemplative, qui va de saint Augustin aux monastères et aux académies, il retient le privilège et la nécessité de la lecture et de l'écriture, qu'il place sans hésiter au-dessus de toute forme de vie active et concrète. Le chemin qui amènera sa pensée dans la sphère publique ne dépend pas de lui et, à la limite, il n'éprouve que de l'indifférence à l'égard de la diffusion de sa pensée. Arendt voyait dans ce renoncement la perversion du rôle de l'intellectuel, dans la mesure où il s'agit du renoncement à la responsabilité politique pour le seul plaisir de l'*otium*. Elle plaidait pour un renouvellement de la figure de l'intellectuel, expert en aucune matière, critique et lucide sur tout.

L'histoire de l'intellectuel contemporain montre beaucoup d'ambiguïtés à cet égard. Le modèle que réclamait Arendt, celui dont elle donna elle-même le vivant exemple, semble partout engagé dans un déclin irréversible. Autant en Europe qu'aux États-Unis, la légitimité de l'intellectuel, son autorité même, sont lentement érodées par le travail des experts, de ceux qui savent. Du savoir à l'opinion, le chemin est en effet souvent plus court qu'en sens inverse, car de l'opinion au savoir, parfois une vie ne suffit pas. Sur tous les problèmes du présent, il se trouve un savant qui acceptera de quitter son étude ou son laboratoire pour indiquer une orientation, critiquer une décision. Certains en viennent à en faire métier, mais ont-ils encore quelque chose en commun avec ces intellectuels auxquels nous étions habitués d'identifier la conscience même de l'époque ?

Georges Bataille, Jean-Paul Sartre, Michel Foucault et, plus proche de nous, Jacques Derrida. Je me limite à ces noms pour tenter de saisir chez eux ce qui va bien au-delà du discours prévisible, qui déborde en tous sens les limites de l'expertise. Dans un livre à bien des égards tragique (*The Last Intellectuals*¹), Russell Jacoby faisait le même constat pour la société américaine. L'intervention de l'intellectuel, pensons à Susan Sontag, sera toujours déconsidérée au regard de celle des experts ou des universitaires, qui en viennent à capter pour eux seuls le concept de l'intellectuel, laissant dans la marge le penseur et l'écrivain. Venir dans l'espace public, chercher à participer à la délibération collective quand on est un écrivain ou un philosophe, s'intéresser à des questions comme la souveraineté, la justice, le pardon, l'hospitalité, ce sont des choses concrètes et qui peuvent coûter. En fait, elles coûtent toujours beaucoup plus que prévu. Fernand Dumont, Charles Taylor, Jean Larose témoignent ici, chacun à leur manière, du tribut qui est exigé de celui qui croit que l'exercice de la pensée ou le travail de l'écriture lui donne dans l'espace public un crédit particulier.

Notre journée sera donc consacrée à des questions qui ont une longue histoire et qui présentent, dans notre société, une configuration aussi déchirée que partout ailleurs. L'écrivain et le philosophe revendiquent une liberté qui est l'essence même du travail intellectuel et la définition de leur responsabilité est sujette à toutes les ambivalences que j'ai esquissées. Nous écouterons les uns et les autres, et d'avance je les remercie d'avoir accepté de prendre la parole à l'occasion de ce colloque. Dans son introduction, Claude Lévesque présentait l'intellectuel comme celui qui doute et il posait la question

1. Russell Jacoby, *The Last Intellectuals, American Culture in the Age of Academe*, New York, Basic Books, 1987.

des limites du compromis dans un marché d'idées marqué par la consommation et la publicité. L'exercice du doute est certes le geste le plus fondamental de toute résistance, et je remercie notre hôte de l'avoir placé à l'ouverture de nos débats.